M. Hay nommé Grand-Croix de la Légion d'Honneur.

Washington, 16 juillet — M. Hay, secrétaire d'Etat a reçu hier une note de l'ambassade française lui annonçant qu'à l'occasion de la fête nationale du 14 juillet le gouvernement français lui avait conféré la décoration de Grand-Croix de la Légion d'Honneur en reconaissance des services rendus par le département d'Etat américain au maintien de la paix du monde.

Le secrétaire d'Etat, qui jusqu'à présent avait toujours décliné les honneurs de cette nature, a senti qu'il ne pouvait refuser l'honneur que lui faisait la grande république européenne en considération du motif qui l'avait inspirée.

Il a envoyé une lettre à l'ambassade française, exprimant ses remerciements pour l'honneur qui lui était fait, disant qu'il l'acceptait, sujet à l'approbation du congrès.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Bonheur d'infirme.
Vieille fille.
Le service des automobiles à Madagascar.
Au mur.
Tristesse, poésie.
Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche (suite).
Mondanités, chiffons.
L'Actualité, etc., etc.

La Guerre en Mandchourie.

Il serait bientôt temps d'avoir des nouvelles un peu exactes du théâtre de la guerre; depuis quelques semaines les dépêches sont tellement contradictoires qu'on ne sait vraiment plus à quoi s'en tenir, si la mauvaise fortune continue à suivre les Russes ou s'ils remportent quelques avantages qui pourraient leur permettre de compter sur des jours meilleurs. Il est cependant un fait qui a son importance, c'est que Port-Arthur tient toujours.

Il est certain que les Japonais font tous leurs efforts pour s'en emparer, qu'ils précipitent les attaques, se lançant à l'assaut des forts la nuit aussi bien que le jour dans l'espoir d'en harasser les défenseurs, mais il est certain aussi qu'ils ont été chaque fois repoussés et qu'ils ont perdu beaucoup d'hommes.

Si les Japonais font tant de sacrifices pour arriver à s'emparer de Port Arthur c'est évidemment parce qu'ils estiment que l'occupation de cette forteresse porterait un coup fatal à leurs adversaires. Peut-être aussi leurs généraux croient-ils par un pareil coup d'éclat maintenir et augmenter chez leurs troupes l'enthousiasme que leur ont donné leurs succès pour ainsi dire ininterrompus jusqu'ici.

Du nord, de la région de Bai Cheng, où sont en présence l'armée de Kouropatkine et le gros de l'armée japonaise venue du Yalou, on n'annonce que des marches et des contre-marches, quelques escarmouches çà et là. Rien d'important ne s'est produit dans ces parages depuis quelques semaines, et il est permis de croire que les pluies forcent les généraux à restreindre les mouvements de leurs troupes.

Quant à la flotte japonaise qui a tant harcelé Port Arthur au début de la guerre il n'en est guère question dans les dépêches quotidiennes. Il ne serait pas surprenant que les bâtiments, ou tout au moins plusieurs d'entre eux, fussent dans les arsenaux japonais pour y subir une réfection rendue nécessaire par une rude campagne de plusieurs mois, d'autant plus que les autorités de la marine du Mikado n'ignorent certainement pas que la flotte russe de la Baltique sera bientôt prête à entreprendre le voyage d'Extrême Orient.

Il faut cependant s'en tenir aux conjectures, les adversaires paraissant n'avoir obtenu aucun avantage appréciable depuis quelque temps.

Mais il y a une chose de nature à donner des inquiétudes aux amis de la Russie, c'est la discorde qui règne dans le haut commandement de ses forces en Mandchourie. Il y a quelques jours le prince Boris, un membre de la famille impériale, tirait son épée et blessait au visage le général Kouropatkine, commandant en chef.

Voici maintenant qu'on annonce que le vice-roi Alexieff contremande fréquemment les ordres de Kouropatkine et l'entrave par des tracasseries de tout genre. Ces discordes dont on parle depuis longtemps et dont il n'est plus guère permis de douter sont plus dangereuses pour les Russes que les canons japonais.

GEORGE SAND.

Paris, 2 juillet.

La journée de George Sand.—Les premiers projets de monuments. —George Sand et la propreté de l'ajustement. — Les mains de Gustave Planche — Les choux de M. Cador.—Dickens et George Sand chez Mme Viardot.—"Ne savez-vous pas que je suis bête.' —Un pensionné de la société des auteurs dramatiques.—La carrière théâtrale de M. Dumay.

C'est la journée de George Sand. Ne nous laissons pas d'en parler pendant vingt-quatre heures. Nous n'en reparlerons pas de si longtemps!

Le monument inauguré ce matin est le troisième que l'on prémédita d'élever à la grande "authoress." Trois jours après la mort de Mme Sand, le 10 juin 1876, M. Déroule député déposait cette proposition à la Chambre:

"Il est ouvert au ministre de l'instruction publique (direction des beaux arts) un crédit extraordinaire de 25,000 fr. pour la mise au concours et l'exécution d'une statue à George Sand qui sera placée au palais de Versailles."

Pourquoi, mon Dieu, au palais de Versailles? M. de Lucretelle voulait la mettre au Luxembourg, où la voici:

"Article premier.—La statue de George Sand sera élevée aux frais du gouvernement de la République dans le jardin du Luxembourg.

"Art. 2.—Un crédit de 50,000 fr. est ouvert à cette occasion au ministre des beaux-arts."

Les deux propositions furent repoussées à une forte majorité.

Il n'y eut pas de femme plus soignée que Georges Sand, écrit un de nos confrères des "Débats"; chez elle la propreté allait jusqu'à la manie. Elle eût aisément fait un long voyage en chemin de fer sans que l'harmonie de sa toilette subit la moindre offense. Se tenant raide de peur de se froisser, elle était aux aguets du grain de poussière qui serait venu se poser sur sa manche.

Ses toilettes indiquaient du mépris pour la mode, une préférence pour les couleurs vives; avec cela une certaine recherche dans l'ampleur, comme si la châtelaine berrichonne eût voulu paraître une patricienne drapée ainsi qu'au temps d'Auguste. Un familier de Nohant disait:—"Elle trouerait une serviette pour s'en faire un peplum."

Cet amour des soins extérieurs faisait aussi qu'elle tenait à ce que ses hôtes fussent eux-mêmes sans reproche.

On connait la malpropeté proverbiale de Gustave Planche. Un jour qu'il venait dîner chez Mme Sand, celle-ci lui trouva les mains tellement sales, qu'elle l'engagea à aller prendre un bain. Planche, s'étant exécuté, revint les mains dans le même état! George Sand lui en fit la remarque, non sans une raillerie qui chez elle n'était jamais méchante.

— C'est que, dit G. Planche, j'ai lu tout le temps dans mon bain.

A part la liberté de ne pas se laver les mains (si essentielle, pourtant, dans une démocratie), George Sand laissait toute liberté à ses hôtes:

Un jour, M. Cador arrive à Nohant et trouve l'hospitalité si douce qu'il s'oublie jusqu'à commander au chef cuisinier un plat de choux pareil à celui dont il s'était régalé la veille. Après trois jours du même manège, George Sand interroge le chef, qui lui explique ce qui se passe. Elle rit de bon cœur en apprenant que son hôte donnait des ordres chez elle et, à son tour, elle ordonne à son maître-coq de continuer le même menu.

Au bout de huit jours, Cador se décida à quitter Nohant, après avoir fait une consommation de choux effroyable.

—Je vous serais bien reconnaissant, Madame, dit il, si vous vouliez bien me donner un souvenir qui me rappelle l'accueil charmant dont vous m'avez honoré.

—Bien volontiers.

Et, se tournant vers le jardinier, elle crie:

—Jean, un chou pour M. Cador, le plus gros.

Voici une piquante lettre de Dickens, qui nous reposera des panégyristes attendris:

Paris, 12 janvier 1856

J'ai dîné chez la sœur de Malibran, l'admirable Mme Viardot, dont je suis de plus en plus amoureux, ayant hier soir 10 janvier, pour y faire, par faveur spéciale, la rencontre de la très grande, très illustre, très célèbre George Sand. Hélas! Encore une de mes illusions fauchée par la réalité cruelle!

L'auteur de tant d'œuvres brillantes ne ressemble pas du tout au romanesque portrait que je m'en étais fait. Si on me l'avait montrée à Londres, dans la rue, je l'aurais prise pour une des sages femmes de la Reine; elle est jouffine et respectable; elle est brune avec une légère moustache et des yeux noirs tranquilles: elle n'a rien du bas bleu, si ce n'est une petite façon finale de faire cadrer vos opinions avec les siennes, qu'elle doit tenir de Nohant, maison de campagne, où elle vit en souveraine, dominant et tyrannisant un cerle étroit d'adorateurs. En un mot, brave femme, très ordinaire comme figure, comme conversation, comme manieres!

Pour ce qui est de son esprit, on le dit très brillant, mais je n'ai pu en juger: elle n'a pas daigné le sortir....

Elle ne le sortait pas souvent, n'étant pas causeuse. Dumas fils, lors de son premier séjour à Nohant, voyant qu'elle ne disait rien, craignait qu'elle le trouvât importun et voulait s'en aller. Théophile Gautier, qui l'avait amené en parla à George Sand.

—Comment! s'écria George, vous ne l'avez donc pas prévenu que j'étais bête?

Elle aimait les bonnes grosses bêtises, les calembourgs, et riait de tout son cœur si quelqu'un disait de Planche, déjà nommé:

—Il est bien sale à manger

Une autre fois, un ami lui disait qu'à Paris on était en train de gratter la porte Saint Denis.

—C'est que ça lui démange, répondit Gregge Sand.

Son esprit n'allait pas plus loin.

Le dernier annuaire de la Société des auteurs dramatiques qui vient de paraître donne les noms des nouveaux pensionnaires de la Société.

Tout sociétaire qui atteint à la fois soixante ans d'âge et vingt ans de sociétariat a droit à une pension de 1,200 francs.

Parmi ces heureux mortels figure M. Dumay, commandeur de la Légion d'honneur.

Ce M. Dumay, peu notoire comme auteur dramatique, n'est autre que le directeur des cultes.

Il débuta sur les planches en décembre 1868 par un acte joué aux Délassements-Comiques et intitulé: "Un monsieur dont le sez remue."

Contractant ensuite collaboration avec M. Oswald, M. Dumay donna en 1870 "le Puits de Carnac", drame en quatre actes, au Château-d'Eau.

Il se cantonna ensuite dans les levers de rideau: "la Belle et la Bête", à la Renaissance; "Du Pain s'il vous plait", à Cluny; "Un beau dénouement", au Vaudeville; et, pour finir, "En eau trouble", qui fut joué aux Variétés le 25 mai 1875.

Et pour finir "en eau trouble", il prit la direction des cultes.

Et dire que des vandales attaquent cette excellente société des auteurs dramatiques! N'est-elle pas bien utile? Vous voyez qu'elle fait douze cents francs de pension à M. Dumay.

UN SERUM CONTRE L'AMOUR.

Qui que tu sois, voici ton maître
Il l'est, le fut ou le doit être

écrivait Voltaire au socle de la statuette du tyran des hommes et des Dieux,

Tu, deorum hominumque tyranne, Amor.

mais tel n'est pas l'avis du docteur Cotton. Cet homme s'insurge contre le joug de l'amour et prétend nous en délivrer. L'amour, dit-il, est une véritable maladie, une peste, dont il a découvert le baccille et contre laquelle il prépare un bon sérum. Ainsi l'on n'aimera plus car tous les parents sages feront vacciner leurs enfants. "Plus d'amour, partant plus de joie". Oui, mais partant aussi, plus de soucis et de ces angoisses qui nous font passer la meilleure moitié de la vie dans une sorte de bénigne démence. Bénigne, pas toujours. Plus de drames passionnels Quel coup pour les rédacteurs de faits divers! Tournez la page et comptez combien de crimes, de suicides et autres gestes tragiques ont été inspirés par l'amour dans la seule journée d'hier. C'est le fils d'un riche restaurateur qui s'est suicidé, c'est un épicier qui a tué sa femme par jalousie (les épiciers aussi!) c'est la compagne délaissée d'un cordonnier qui a vitriolé cet infortuné manieur d'empeigne.... etc. Et chaque jour nous en offre autant. Et l'on ne donne pas tous les drames passionnels, on choisit: ils sont trop.

Dans quelle tranquillité va vivre le monde! A vrai dire, il ne vivra pas longtemps. Mais ses derniers jours seront délicieux.

Les deux sexes mourront chacun de leur côté comme l'avait prévu Vigny, mais sans se jeter le regard de colère dont il parle. Tous célibataires, vieux garçons, vieilles filles, pleins de bienveillance les uns pour les autres et découvrant mille charmes dans leur commerce innocent, les humains de la dernière étape n'auront pas de plus vif plaisir que d'apporter des fleurs à la statue du génial individu. Et la statue de ce Cotton sera de bronze.

RELIQUES.

On vient de vendre, à Londres, quelques souvenirs ayant appartenu à lord Byron.

Peu d'amateurs à cette vente. Le poète douloureux de "Childe Harold" et de "Lara" serait-il oublié de ses compatriotes? On a vendu 326 fr. un bracelet fait avec les cheveux du poète. Quelques autres objets ont atteint des prix moindres. Seul un journal inédit contenant d'intéressants détails sur la maladie et la mort de Byron—dont la destinée mélancolique s'acheva en Grèce, comme on sait—a trouvé acquéreur pour la somme de 475 francs. Ce manuscrit fut rédigé par un des compagnons d'armes du héros romantique.

Enfin, un collier de perles vénitiennes, ayant appartenu à la sœur du poète, a été cédé au prix de 90 francs....

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

C'est devant un nombreux auditoire que l'Imperial Opera Company joue chaque soir le "Mikado" au Casino du Parc Athlétique. La semaine prochaine "Iolanthe", un opéra très apprécié de Gilbert et Sullivan dans lequel Mlles Carrington et Johnson ont des rôles s'adaptant parfaitement à leurs talents respectifs.

WEST END

West End est de plus en plus fréquenté le soir. On y jouit d'ailleurs d'une brise délicieuse en contemplant un spectacle intéressant et en écoutant de bonne musique. Les bicyclistes Baader et Laville et Van Cleve et sa mule sont réengagés pour la semaine prochaine. Le reste du programme sera entièrement renouvelé.

L'ESPRIT DES AUTRES

Au cours d'histoire.

Le professeur — Quelles sont les troupes qui aiderent à la prise de la Bastille?

L'élève, après avoir cherché un moment — Les soldats du génie, m'sieu!

Malheur irréparable:

Un individu passe sous les roues d'une voiture.

Les assistants poussent des cris d'horreur, des femmes s'évanouissent.

—Un médecin! crient ceux qui ont conservé leur présence d'esprit.

—Non, dit tranquillement la victime qui, étendue à terre par le choc, se soulève d'elle-même sur son séant, appelez seulement un menuisier.

On approche, et on reconnait que l'individu ne s'était fait broyer qu'une jambe.... de bois.

Rapport confirmé.

Londres, 15 juillet—Une dépêche de St-Pétersbourg adressée à une agence télégraphique de Londres annonce que le ministère de la guerre a reçu un rapport confirmant le désastre japonais devant Port Arthur, dans la journée du 11 juillet.

Les détails de l'engagement n'ont pas encore été rendus publics. Au dire de ce rapport les Russes auraient repris toutes les positions occupées dernièrement par les Japonais.

Navire capturé par les russes.

Londres, 16 juillet—Le correspondant du "Morning Post" à Shangai a câblé sous date du 15 juillet que le "Fawan" navire affecté au service des dépêches du "Chicago Daily News" a été capturé par les russes et remorqué dans la rade de Port Arthur.

Rapport discrédité.

Londres, 16 juillet—Le correspondant du "Times" à Tokio, dans une dépêche envoyée le 15 juillet, à 9 heures 45 du soir, dit que le récit qui circule à St Petersbourg au sujet des pertes japonaises devant Port Arthur est discrédité à Tokio, où aucun rapport annonçant une défaite n'a encore été reçu.

On croit, à Tokio, que ce récit a pris naissance à Shanghaï.

L'ABEILLE
DE LA
NOUVELLE-ORLEANS

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris
$12 ...Un an $6 ...6 mois $3 ...3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris
$16.15...Un an $7.55...6 mois $3.80...3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats Unis, port compris
$3.00...Un an $1.60...6 mois $1.00...4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.05...Un an $2.05...6 mois $1.25...4 mois

Les abonnements partant du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont qu'à s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

de l'

L'Abeille de la N. O.

38e Commencé le 3 juin 1904

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain.

DEUXIÈME PARTIE.

VI

LES SAUVETEURS!

Suite.

Son oncle, M. de Beauvardes, atteint d'une grave maladie, dut rester longtemps alité en son château du Plessis-Macé, en Maine-et-Loire.

Il mourut entre ses bras, sans avoir la consolation de voir, à ses derniers moments, son fils Gaston, retenu loin de lui, par un voyage d'exploration dans l'Afrique centrale.

Les derniers devoirs rendus au cher mort, dont une partie de l'héritage doublait sa fortune, Mlle de Mirecourt revint à Paris et se mit aussitôt en quête des Duteitre, et de la veuve du capitaine de Bussiares.

Hélas! ses recherches furent vaines.

Et le esprit de la bouche de Me Tranvin la disparition inexplicable du baron, la mort de sa femme, et le départ de Maurice pour les colonies.

Du même coup, elle fut informée de la restitution des cent mille francs par le jeune Duteitre, réduit à la pauvreté par cet acte de délicate loyauté.

D'autre part enfin, elle connut au faubourg du Temple le décès de Mme Dupont Verdier. Quant à Paule de Bussiares, personne ne pouvait dire ce qu'elle était devenue.

Après avoir donné des leçons de musique pour vivre, elle avait aussi disparu.

Ainsi son acte inconsidéré, sa lâcheté, pouvait elle dire, devait être la cause de la douloureuse dispersion de tant d'êtres confondus.

Minée par cette obsédante pensée, le corps fatigué par toute une année de soins incessants donnés à M. de Beauvardes, Mlle de Mirecourt contracta bientôt une sorte de maladie de langueur.

Son médecin, ayant épuisé la série des médicaments réconfortants, dut lui conseiller alors le climat de l'Algérie. Elle vint s'y établir, peu de temps après, avec l'intention d'y demeurer.

Les distractions lui avaient été recommandées.

Elle peu se créer assez vite certaines relations choisies à Alger; elle fit entre autres la connaissance de Destrem, lorsqu'il vint en cette ville, en qualité de lieutenant-colonel.

Mais soit que le hasard s'en mêlât, ou plus justement que l'officier se tint, comme la jeune femme sur une discrète réserve, relativement aux événements d'un passé tragique, ils parurent ignorer tous deux quels liens secrets les attachaient à la mémoire de Georges de Bussiares.

Pourtant, le colonel n'ignorait pas la méchanceté commise jadis, à l'égard de Paule et d'Yvonne, par l'élégante femme.

Mais il l'oubliait volontairement, pour ne point ternir, par un souvenir pénible et honteux même, la juste réputation de charité, acquise depuis par Mlle de Mirecourt.

En galant homme, il gardait toute l'amertume de ce secret pour lui-même.

La protectrice d'Andrée venait de se remémorer en partie ce passé; elle songeait avec douceur à la bonne action nouvelle qu'elle avait accomplie pour la pauvre désespérée.

C'était une œuvre d'expiation qu'il fallait ajouter encore à la liste des bienfaits destinés à racheter son unique faute.

Et ce retour en arrière fortifiait ses généreux projets.

Cependant avant de prendre une résolution ferme, suivant l'idée préconçue quelques heures plus tôt, elle voulut consulter Gaston de Beauvardes.

Elle fit prier le jeune homme de venir la trouver au salon.

—Mon cher Gaston, dit elle, lorsque l'aéronaute parut, je désire vous demander un conseil.

—Volontiers, repartit le jeune homme, si toutefois je suis capable de vous en donner un bon, ma chère Jeanne.

—Oh! j'en suis convaincue.

—Vous êtes un homme sérieux, de raisonnement froid et sûr, logique sans emballement, précis comme une règle de mathématiques,

—Voilà bien des compliments un peu secs, mais je les reçois tout de même.

C'est m'honorer que de vouloir vous confier à moi, je vous en remercie.

De quoi s'agit il?

—De ma petite malade.

—Ah! oui, cette pauvre fille. Elle va beaucoup mieux, je crois....Ne l'ai-je pas entendu dire par votre camériste?

Gaston de Beauvardes répondit cela d'un ton glacial, dont l'indifférence marquée surprit étrangement sa cousine.

—Je croyais que cette enfant vous intéressait un peu, observa-t-elle, sur un ton de reproche.

—Lorsqu'elle était en danger, certainement.

Mais à présent, la voilà tirée d'affaire; son rétablissement complet est seulement une question de jours, n'est-ce pas?

—Sans doute.

—Il n'y a donc plus à s'en préoccuper.

Ces derniers mots impressionnèrent plus désagréablement encore Mlle de Mirecourt. L'attitude, le ton dédigneux de son cousin la surprenaient.

—Ces savants, quels glaçons et quels égoïstes, murmura-t-elle. Ils n'ont de sensibilité, d'enthousiasme que pour l'objet de leur science.

Elle continua plus haut, non sans une nuance de mépris ironique.

—J'admire votre calme, et ce joli détachement des choses humaines; votre qualité d'aéronaute vous force à planer au-dessus de nos misères....Noblesse oblige!

N'importe, j'ai résolu de vous consulter, je vais le faire et vous exposer mon projet.

—Je vous écoute religieusement, ma chère Jeanne; et je vous répondrai, n'en doutez pas, avec toute la sincérité brutale dont je suis coutumier.

—Merci, pour cette concession.

Voici mon idée.

La malheureuse fille que vous avez si courageusement tirée des flots, au péril de votre vie, sera, comme vous le disiez tout à l'heure, à peu près rétablie dans huit à dix jours, au plus tard.

Sera-t-elle vraiment sauvée pour cela?

—Mais oui.

—Tel n'est pas mon avis, si je m'en rapporte à ses dires. Elle manifeste, il est vrai, l'intention de partir d'ici, pour ne point rester à ma charge, mais en réalité, la pauvre petite ne sait où aller.

—C'est pourtant simple; elle doit retourner où elle se trouvait avant sa tentative de suicide, grommela Gaston.

Il semblait tout à fait mal disposé pour Andrée, et ne cherchait pas à le dissimuler.

—Je ne crois pas qu'elle le veuille; peut être même ne le pourrait-elle point, riposta Mlle de Mirecourt.

—Alors elle s'en ira plus loin, ailleurs, où elle voudra; nous n'y pouvons rien.

—Au contraire, je puis faire beaucoup pour elle, si je mets mes pensées à exécution.

—Comment!

—Cette pauvre petite, de son aveu même, n'a pas de profession; elle n'a jamais travaillé.

—Une paresseuse alors!

—Oh! Gaston, un peu plus de charité, mon ami. Vraiment je ne vous reconnais pas; on dirait positivement que cette malheureuse vous inspire une sorte d'animosité particulière.

—Moi; à propos de quoi, je vous prie?

Je suis indifférent voilà tout.

—Hélas!....Bref, cette jeune fille, sans profession, me paraît en revanche assez bien élevée, suffisamment instruite; elle prétend être comptable, un peu musicienne aussi.

Ceci semble révéler à première vue, l'habitude d'une condition aisée qui la rend apte à remplir certains emplois particuliers.

—De quel genre?

—Soit en qualité de secrétaire, demoiselle de compagnie ou lectrice.

—C'est bien possible, déclara l'aéronaute, affectant toujours la même indifférence dédaigneuse.

Mais, dans tout cela, je ne vois pas encore poindre votre fameux projet, belle cousine.

—Comment, vous n'avez pas deviné!

—Rien du tout, je l'avoue humblement.

—Il n'y a pas de pires sourds que ceux qui ne veulent pas en-